

John Mearsheimer : la guerre existentielle de la Russie et l'essor d'un monde post-occidental

Le professeur John Mearsheimer est professeur distingué R. Wendell Harrison au département de science politique de l'Université de Chicago. www.youtube.com/@JohnMearsheimer Substack : mearsheimer.substack.com Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bon retour parmi nous. Nous sommes le dix-sept octobre deux mille vingt-six, et nous avons le plaisir de recevoir le professeur John Mearsheimer. Merci de revenir dans l'émission. Tout le plaisir est pour moi, Glenn. On voit qu'il se passe beaucoup de choses dans le monde. Il y a l'accord entre les États-Unis et la Russie. Puis le conflit qui s'ensuit entre Zelensky et Trump. La Russie semble intensifier fortement son action en Ukraine pour mettre fin à la guerre. De nouvelles frappes contre l'Iran pourraient avoir lieu. Le Yémen pourrait vaincre l'Arabie saoudite. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, je voudrais commencer par une grande question. Si l'on prend un peu de recul, à la fin de la guerre froide, Fukuyama soutenait que c'était la fin de l'Histoire. Le monde allait, en substance, s'unir autour de valeurs démocratiques libérales universelles, sous la direction des États-Unis. Et cela n'est pas seulement devenu une idéologie. C'est presque devenu une religion, du moins pour les responsables politiques européens, mais aussi au sein de la classe politique occidentale au sens large.

Mais aujourd'hui, tout cela est en train de s'effondrer. On voit le pouvoir se déplacer vers l'Est, de façon spectaculaire. L'ancienne source de légitimité s'affaiblit. Notre autorité morale, celle de l'Occident politique, surtout après Gaza, s'est considérablement affaiblie. Les alliances se délitent. La gouvernance intérieure devient plus autoritaire, y compris en Occident. Nous avons des guerres à notre gauche comme à notre droite, même face à des puissances nucléaires comme la Russie. Donc, tout ce qui pourrait mal tourner semble effectivement mal tourner. Je sais, c'est une grande question, et il y a beaucoup de choses là-dedans. Mais comment sommes-nous passés de toutes ces promesses de paix perpétuelle sous l'hégémonie libérale américaine au pire chaos que nous ayons connu, enfin, aussi loin que je m'en souviens ? Comment expliquer cela dans un cadre, disons, théorique ?

#John Mearsheimer

Oui, je vais vous donner mon point de vue simple là-dessus, Glenn. Frank Fukuyama a écrit son célèbre texte en mille neuf cent quatre-vingt-neuf, juste avant la fin de la Guerre froide. Puis, deux ans plus tard, en décembre mille neuf cent quatre-vingt-onze, l'Union soviétique s'est effondrée. Il faut donc comprendre qu'il y a eu un double choc. D'abord, la fin de la Guerre froide. Ensuite, l'effondrement de l'Union soviétique. Et le principal État qui a remplacé l'Union soviétique, c'était bien sûr la Russie, qui était un désastre économique et politique durant les années mille neuf cent quatre-vingt-dix. Donc, quand Fukuyama a écrit ce texte, la Guerre froide touchait à sa fin. Mais ensuite, l'Union soviétique a disparu. Et cela a considérablement renforcé son argument. Il est apparu plus important, plus puissant qu'il ne l'avait semblé en mille neuf cent quatre-vingt-neuf, parce que nous étions alors dans un monde unipolaire.

#John Mearsheimer

Et l'unipolarité a vraiment renforcé l'argument de Fukuyama. Rappelez-vous : Fukuyama avance cet argument au moment où la guerre froide touche à sa fin. Le monde est encore bipolaire. L'Union soviétique existe toujours. Mais ensuite, l'Union soviétique disparaît et, bien sûr, la guerre froide est terminée. Donc Frank semble avoir le vent en poupe. L'histoire est de son côté. Jusqu'à ce que ça s'arrête, évidemment. Bref, on entre dans l'unipolarité. Et pendant une grande partie de cette période, l'argument de Fukuyama semble juste, n'est-ce pas ? Mais ensuite, après le onze septembre, les États-Unis s'engagent dans des guerres sans fin. Et cela commence vraiment à faire apparaître le moment unipolaire comme une situation mondiale moins prometteuse que beaucoup ne l'avaient imaginé dans les années quatre-vingt-dix.

Les années quatre-vingt-dix ont été le sommet de l'optimisme autour de l'argument de Fukuyama. Mais après deux mille un, les gens commencent à avoir de sérieux... excusez-moi, de sérieux doutes. En grande partie à cause des guerres sans fin, mais aussi de la crise économique de deux mille huit, qui porte un coup important à la vision de Fukuyama. Mais plus important encore, vers deux mille dix-sept, l'unipolarité disparaît et nous entrons dans un monde multipolaire. Les trois pôles, ou les trois grandes puissances du système, sont les États-Unis, la Chine et la Russie. Et il faut se rappeler que deux de ces pôles ne sont pas des démocraties libérales. Une seule des trois grandes puissances est une démocratie libérale : les États-Unis.

Cet ordre international libéral que les États-Unis ont créé pendant le moment unipolaire — et je veux être clair sur ce point —, nous l'avons bien créé. Mais il était voué à s'effondrer. Il ne pouvait pas en être autrement, parce que les États-Unis ne sont plus l'unique pôle de puissance. Et dans un monde multipolaire, deux des trois grandes puissances ne sont pas des démocraties libérales. Vous ne pourrez pas maintenir un ordre international libéral. Il a donc disparu, cet ordre international libéral. Et, en plus, la compétition entre grandes puissances est revenue sur le devant de la scène. Le résultat final, c'est que nous vivons aujourd'hui dans un monde où il est presque impossible de soutenir que nous avons atteint la fin de l'Histoire.

S'il y a bien une chose, c'est que le monde d'aujourd'hui ressemble à une gigantesque contradiction de la thèse de Fukuyama. Un dernier point à ce sujet. L'argument de Fukuyama a toujours comporté une dimension morale très importante. L'idée, c'est que la démocratie libérale est une fin positive. Que les démocraties libérales, ou les pays qui le sont, sont les gentils, et que tous les autres sont les méchants. Nous avons la vertu morale de notre côté. C'était la logique fondamentale qui sous-tendait la fin de l'Histoire. Les gentils ont gagné. Nous sommes moralement supérieurs aux autres. Mais après ce qui s'est passé à Gaza, où l'Occident est, au fond, complice d'un génocide — et c'est certainement le cas des États-Unis —, il est difficile de soutenir que l'Occident est moralement supérieur aux autres.

Ce n'est pas un argument sérieux. Donc, à un niveau très important, il n'y a pas seulement les changements structurels qui se produisent, avec le passage de l'unipolarité à la multipolarité, et les guerres sans fin menées durant le moment unipolaire, qui se prolongent ensuite dans le monde multipolaire. Prenez la guerre en Ukraine, qui a commencé pendant le moment unipolaire, n'est-ce pas ? C'est en deux mille quatorze que tous les problèmes ont commencé, durant le moment unipolaire, et cela s'est prolongé jusqu'à aujourd'hui. Cela s'est prolongé dans le monde multipolaire. Et enfin, en plus de cette continuité, et en plus du fait qu'on est passé de l'unipolarité à la multipolarité, il y a le simple fait que l'Occident est complice d'un génocide. Ce qui sape ses prétentions à une supériorité morale.

#Glenn

Oui, il y a clairement eu un recul considérable ici. Mais selon vous, que se passe-t-il maintenant ? À quoi ressemble ce nouveau monde ? Et surtout, j' imagine, pour les Européens, quel rôle l'Europe joue-t-elle dans ce nouveau monde ? Car, globalement, l'évolution majeure semble être que les États-Unis vont se désengager de l'Europe, au moins en partie, tout en traitant les Européens un peu plus comme des vassaux qu'ils ne le faisaient auparavant. Je dirais qu'ils le faisaient déjà un peu sous Biden. Mais à mesure que l'écart de puissance se creuse, ce sera encore davantage le cas. Et il semble même que les Européens acceptent, en quelque sorte, ce nouveau statut.

Tant que les États-Unis restent, on peut encaisser les mauvais traitements. C'est, semble-t-il, le sentiment général. Pendant ce temps, les Russes suggèrent — enfin, ils font clairement comprendre aux Européens — que cet objectif des années mille neuf cent quatre-vingt-dix, qui consistait à élargir l'OTAN pour chasser les Russes d'Europe, ne se réalisera pas. Ils s'organisent. Ils se tournent vers l'est, tandis que leurs armes seront désormais pointées vers l'ouest, pour dissuader l'OTAN. On voit le Moyen-Orient et l'Afrique se diversifier un peu, en s'éloignant de l'Europe. L'influence européenne y décline aussi. Et bien sûr, le dernier élément, ce serait la Chine.

Je veux dire, les Européens ne peuvent pas vraiment rivaliser avec la Chine. Mais nous savons qu'il faut coopérer. Les Européens savent donc aussi qu'ils doivent diversifier leurs partenariats en travaillant davantage avec la Chine. D'un autre côté, ils veulent maintenir vivant l'Occident politique.

Ils veulent donc donner la priorité à leurs liens avec l'Amérique. Et l'Amérique leur dit, vous savez : coupez vos liens avec la Chine. Alors, quel rôle voyez-vous pour l'Europe dans ce nouveau monde qui est en train d'émerger ? Parce que, vous savez, l'ère de l'hégémonie libérale était une offre très séduisante pour les Européens. Autrement dit, participer à l'hégémonie collective et bénéficier de toute la légitimité, ainsi que du soutien idéologique que cela impliquait. Oui.

#John Mearsheimer

Eh bien, il faut se rappeler que ce n'est pas seulement le moment unipolaire qui a été formidable pour les Européens. D'une manière très importante, la guerre froide a aussi été une période de grande paix pour les Européens de l'Ouest. Le continent était bien sûr divisé. Les Soviétiques occupaient un côté, et les États-Unis occupaient l'autre. Et les Américains jouaient le rôle de pacificateur dans la partie occidentale de l'Europe. Puis, bien sûr, lorsque la guerre froide prend fin et que l'OTAN s'élargit, le parapluie de sécurité que représentent les États-Unis est étendu à toutes sortes de pays d'Europe de l'Est, comme d'Europe de l'Ouest. Et comme nous l'avons déjà dit, du point de vue européen, avoir le pacificateur américain en place, c'est tout simplement une chose formidable.

Et la tutelle américaine est intégrée à l'OTAN. Je veux dire, au fond, l'OTAN consiste à avoir cette alliance en Europe, que les États-Unis dirigent essentiellement. Cela signifie que le parapluie de sécurité américain, y compris le parapluie nucléaire des États-Unis, est solidement déployé au-dessus de l'Europe. Et encore une fois, pendant la guerre froide, il protégeait les Européens de l'Ouest. Aujourd'hui, il protège presque tous les États d'Europe. Les dirigeants européens considèrent que c'est une situation formidable, et ils aimeraient la maintenir à l'avenir. Mais les Européens sont confrontés à deux grands problèmes. Le premier, c'est que, du fait de la guerre en Ukraine, les relations entre la Russie et l'Europe ont été empoisonnées pour un avenir prévisible.

Et je choisis mes mots avec soin quand je parle de relations « empoisonnées ». Il ne faut pas sous-estimer l'hostilité des Russes envers les Européens, pas plus qu'il ne faut sous-estimer l'hostilité des Européens envers les Russes. Et bien sûr, cette guerre en Ukraine finira un jour. Mais je ne pense pas que cette hostilité va disparaître. En Europe, il y aura énormément d'amertume face à l'issue finale, parce que les Russes vont remporter une victoire laide. Cela ne fait aucun doute. Il est difficile de dire exactement à quoi ressemblera cette victoire. Mais les Russes gagneront, et cela provoquera d'énormes problèmes dans les capitales européennes. Et vous aurez donc, comme je le disais, des relations empoisonnées.

C'est donc un gros problème. L'autre gros problème, c'est le risque que le pacificateur américain se retire. Il est très important de comprendre que, pour la première fois de l'histoire américaine — et j'insiste, pour la première fois de l'histoire américaine — l'Europe n'est plus la région du monde la plus importante, stratégiquement, pour les États-Unis. C'est l'Asie de l'Est qui est devenue la région la plus importante du monde. C'est tout l'enjeu du pivot vers l'Asie. Par conséquent, le danger est grand que, à l'avenir, si la Chine continue de monter en puissance de façon impressionnante, et si

une crise ou un conflit éclate en Asie de l'Est, les États-Unis se tournent vers l'Asie et se détournent de l'Europe de manière très significative.

Et cela, bien sûr, effraie énormément les élites européennes, parce qu'en réalité, vous parlez de retirer la tétine américaine. Donc, je pense que, du point de vue européen, le véritable cauchemar pour l'avenir, c'est de se retrouver dans un monde où les relations avec les Russes sont empoisonnées et où, en même temps, la tétine américaine disparaît peu à peu ou s'affaiblit considérablement. Je pense donc que, pour l'Europe, il est très difficile d'entrevoir une voie qui mènerait à un monde aussi prometteur, aussi rose, que celui du moment unipolaire, ou même que l'Europe occidentale pendant la guerre froide.

#Glenn

Eh bien, je pense que l'issue idéale, pour les Européens, dans cette guerre contre la Russie, ce serait, bien sûr, la victoire, ou un cessez-le-feu sans conditions, quel qu'il soit. Et ensuite, devant eux, les Européens auraient une armée ukrainienne aguerrie au combat, qui déteste la Russie et qui serait très loyale envers l'Occident. Tandis que derrière eux, ils auraient des États-Unis tout-puissants, de nouveau pleinement engagés en Europe. Mais ça ne semble pas se produire. C'était pourtant l'hypothèse : que la guerre en Ukraine, dont tout le monde disait en deux mille vingt-deux qu'elle rendrait l'OTAN plus forte que jamais, le ferait effectivement.

Alors, les États-Unis se réengageraient. Soudain, l'OTAN redeviendrait plus pertinente qu'avant. On reviendrait essentiellement à la guerre froide. On se rendrait compte que les Russes sont tout aussi mauvais que les Soviétiques, et qu'il faudrait à nouveau unifier l'Occident politique. L'OTAN serait relancée. Mais ce n'est pas ce qu'on observe. Comme vous l'avez dit, les Américains semblent toujours déterminés à réduire leur engagement en Europe. Comment l'expliquez-vous ? Au lieu de se renforcer face à ce qui est perçu comme une menace russe, l'OTAN risque maintenant de se désagréger.

#John Mearsheimer

Eh bien, il faut comprendre que les Russes voient bien que les Européens veulent construire une Ukraine puissante, capable d'épuiser efficacement la Russie. Ils comprennent parfaitement la logique que vous avez exposée derrière la pensée européenne. Mais le problème, Glenn, c'est que cela incite les Russes à causer des destructions toujours plus importantes à l'intérieur de l'Ukraine. Ils comprennent très bien qu'ils doivent détruire l'Ukraine de manière sérieuse pour contrer la logique que vous avez décrite. Il faut donc comprendre ce qui se passe : les Russes ont retiré les gants. Ils sont désormais déterminés à détruire l'Ukraine en tant que société qui fonctionne. Leur objectif est de transformer ce pays en un État véritablement dysfonctionnel et dévasté.

Cela pose d'énormes problèmes en Europe, parce que les Européens ont joué un rôle clé en encourageant les Ukrainiens à se montrer fermes face aux Russes. Donc, si les Russes cessent de se

retenir et infligent de sérieux dégâts à l'Ukraine, ce sera une perte majeure pour les Européens. À mon avis, la politique que mènent les Européens aujourd'hui les conduit inévitablement à une défaite dévastatrice. Pas seulement pour l'Ukraine, mais aussi pour les Européens et, plus généralement, pour l'OTAN. C'est dans cette direction que nous allons. Le problème, en Occident — et je n'ai pas besoin de vous le dire, car vous le savez très bien —, c'est que les gens ne comprennent pas que, du point de vue russe, ce qui se passe en Ukraine représente une menace existentielle.

Une fois qu'on comprend cela, on comprend que les Russes ne vont pas perdre cette guerre. Ils ne peuvent pas se permettre de la perdre. Ils font face à une menace existentielle, et ils iront extrêmement loin pour éliminer cette menace. Mais le problème, c'est que s'ils réussissent — et je pense qu'ils finiront par réussir — ce sera une défaite dévastatrice pour l'Occident. Tout cela se produit, bien sûr, au moment même où nous avons, ici aux États-Unis, un président qui, premièrement, déteste les Européens ; deuxièmement, veut se laver les mains de l'Europe et de l'OTAN, et entretenir de bonnes relations avec Poutine ; et troisièmement, se heurte non seulement aux Ukrainiens, mais aussi aux Européens. À mon avis, c'est donc la recette de très graves problèmes pour l'Europe à l'avenir.

#Glenn

Eh bien, certains de ces problèmes semblent arriver maintenant. Quand l'administration Trump est revenue, il y a eu cette grosse altercation avec Zelensky dans le Bureau ovale. Les Européens ont réussi — ou du moins ils ont fait leur part — à tenter de réparer ces liens et à amener Trump à adopter une ligne plus dure envers la Russie, en s'alignant pour l'essentiel sur l'approche Biden deux point zéro. Ensuite, Trump a tenté quelque chose. Il a fait cette rencontre en Alaska. Les Européens, tout comme Zelensky, ont aussi résisté. En Europe, on s'est donc dit : bon, maintenant, il est avec nous. Puis, soudainement, après cet accord entre les États-Unis et la Russie, les tensions entre Trump et Zelensky se sont de nouveau ravivées. J'imagine donc qu'il y a deux questions. Pourquoi, selon vous, les États-Unis ont-ils conclu cet accord ? Car, sur le plan économique, il ne semble pas si important. Et deuxièmement, comment voyez-vous évoluer ce conflit entre Zelensky et Trump ? Aura-t-il une réelle importance, ou est-ce seulement du théâtre ?

#John Mearsheimer

Oui, excellente question. Permettez-moi de commencer par la vue d'ensemble, puis d'entrer dans le détail. D'accord. Le premier point à garder à l'esprit, c'est qu'avant même son arrivée à la Maison-Blanche, et bien sûr après son installation à la Maison-Blanche, Trump était profondément déterminé à mettre fin à la guerre en Ukraine et à entretenir de bonnes relations avec Poutine, et plus généralement avec la Russie. C'est son objectif depuis le début. Et il y a eu trois grandes confrontations, que vous avez toutes évoquées. Mais, pour être clair, la première grande confrontation, c'était celle dans le Bureau ovale, dont vous avez parlé. Elle a eu lieu, bien sûr, le vingt-huit février deux mille vingt-cinq. C'était un peu plus d'un mois après l'arrivée de Trump à la Maison-Blanche.

Vous avez eu cette énorme altercation à la Maison-Blanche avec Zelensky. Et comme la plupart des téléspectateurs s'en souviennent sûrement, Trump et Vance étaient ensemble. Ils ont, en quelque sorte, fait équipe pour se lancer dans cette grosse dispute avec Zelensky. C'était la première grande altercation. La deuxième a eu lieu après Anchorage. Rappelez-vous : Poutine et Trump se sont rencontrés à Anchorage le quinze août deux mille vingt-cinq. Ensuite, Trump a essayé d'amener les Ukrainiens et les Européens à adhérer à l'accord qu'il tentait de conclure avec Poutine, ou à le signer. Et ils ont refusé. Donc, ce qu'on voit, dans cette première altercation comme dans la seconde, c'est que Trump veut parvenir à une sorte de modus vivendi, à une sorte d'accord avec les Russes sur l'Ukraine.

Mais il ne peut pas le faire, parce que les Ukrainiens — et là, on parle de Zelensky — ainsi que les Européens, ne veulent pas coopérer avec lui. Et j'ajoute qu'aux États-Unis aussi, il y a des partisans de la ligne dure qui ne veulent pas coopérer avec Trump. Donc, après l'explosion à la Maison-Blanche, le vingt-huit février — la première grosse altercation, n'est-ce pas, entre Zelensky, les Européens et Trump — une partie de l'establishment américain de politique étrangère s'oppose très fermement à Trump, et il recule. La même chose se produit après Anchorage. Anchorage donne l'impression d'un accord, ou plutôt que le sommet d'Anchorage a produit un accord, ou au moins les grandes lignes d'un accord.

Mais ensuite, quand Trump commence à faire avancer cet accord avec les Européens, les Ukrainiens et, au sein de l'appareil de sécurité nationale américain, il se heurte à une énorme opposition. Et l'accord d'Anchorage n'aboutit à rien. Bon, avançons jusqu'à aujourd'hui, ou plutôt jusqu'au mois dernier environ. Pour la troisième fois, Trump a décidé d'essayer de conclure un accord avec les Russes pour mettre fin à la guerre en Ukraine. Mais l'urgence, pour Trump, d'y parvenir aujourd'hui est bien plus grande qu'elle ne l'était après Anchorage. Elle est aussi bien plus grande qu'au moment de la réunion à la Maison-Blanche, le vingt-huit février deux mille vingt-cinq. Et si cette urgence est beaucoup plus forte aujourd'hui, c'est parce que toute la question du diesel russe arrivant sur les marchés mondiaux, et même du pétrole russe arrivant sur ces marchés, a toutes sortes de conséquences pour l'économie internationale, qui est menacée par la guerre contre l'Iran.

Il est donc très important de voir que, aujourd'hui, la réflexion de Trump sur la Russie est indissociable de sa réflexion sur l'Iran et sur l'économie internationale. Ce n'était pas le cas le vingt-huit février de l'année dernière, ni le quinze août de l'année dernière, parce qu'il n'y avait pas de guerre en Iran. La guerre en Iran est liée à la guerre en Russie, car, ensemble, ces deux guerres influencent l'état de l'économie internationale. Donc, ce que Trump veut faire maintenant, c'est régler la guerre en Ukraine. Il veut aussi avoir immédiatement de bonnes relations avec Poutine et la Russie, afin d'obtenir l'aide des Russes pour résoudre le problème de l'économie internationale.

Je sais qu'on avance l'argument selon lequel la véritable cause de nos problèmes économiques actuels, la véritable cause du manque de carburant diesel sur les marchés mondiaux, c'est le conflit avec l'Iran, et non le conflit russe en Ukraine. Je l'admets, d'accord ? Mais malgré tout, le fait est

que plus la Russie exporte de diesel, plus elle exporte de pétrole, mieux c'est pour l'économie internationale — et donc mieux c'est pour Donald Trump. Trump n'a pas besoin d'une situation dans laquelle les Russes n'envoient pratiquement plus aucun carburant diesel sur les marchés mondiaux. Il veut donc changer cette situation. C'est ce qu'il essaie de faire. Et il essaie de le faire de différentes manières, d'accord ?

Pas seulement l'accord sur le diesel. Toute l'affaire Starlink, le renseignement, et ainsi de suite. Il essaie d'utiliser différents leviers de coercition pour amener Zelensky à se plier à ses exigences. Il essaie de contraindre Zelensky, n'est-ce pas ? Mais, encore une fois, qu'est-ce qu'on voit se produire ? On voit Zelensky se tourner vers les Européens, ainsi que vers les membres de l'appareil américain de sécurité nationale qui sont d'accord avec lui. Et ils font barrage à Trump. Donc Trump se retrouve, une fois de plus, en conflit avec les Européens, avec Zelensky, et avec divers éléments de l'appareil sécuritaire américain, qui disposent d'un sacré pouvoir. Et au final, Trump donne encore l'impression d'être bloqué.

#Glenn

Eh bien, contraindre Zelensky, ça pose quand même un dilemme. Parce qu'il semble que Zelensky ne conclura aucun accord de son plein gré. Il faut donc le contraindre. Mais si les États-Unis font trop durement pression sur l'Ukraine, tout le pays pourrait s'effondrer. Surtout si cette pression consiste à couper le renseignement ou les livraisons d'armes. Car sans le renseignement et les armes américains, il n'y a plus de guerre, semble-t-il. Les États-Unis n'auraient donc pas beaucoup de levier dans d'éventuelles négociations avec les Russes. Je vois donc le problème. Mais est-ce que vous voyez Trump reculer ? Je veux dire, si Zelensky parvient à mobiliser les Européens et l'opposition américaine, et à forcer Trump à céder — ce qu'il pourrait aussi être mieux placé pour faire après les élections de mi-mandat —, cela ne ressemble pas vraiment à Trump de rentrer dans le rang de cette manière. Il a déjà reculé par le passé.

#John Mearsheimer

Il a reculé les deux premières fois. La seule façon de soutenir, Glenn, qu'il ne reculera pas cette fois-ci, c'est de reprendre mon argument : il est plus désespéré aujourd'hui, parce que l'importance de régler la guerre en Ukraine est indissociable des problèmes économiques auxquels il fait face à cause de la guerre en Iran. Encore une fois, c'est un coup double : l'Iran et l'Ukraine. Et il est peut-être tellement désespéré, à ce stade, qu'il est prêt à dire aux Ukrainiens qu'il ne leur fournira plus aucun renseignement, qu'il les privera de Starlink ou de Starshield, et qu'il les placera dans une situation où ils seront certains de perdre rapidement sur le champ de bataille.

Et il espérera que cela leur donnera suffisamment de levier coercitif pour les pousser à céder. Le problème auquel il est confronté, c'est que si vous jouez la main de l'Ukraine — imaginons que nous jouions la main de l'Ukraine — vous avez une main remarquablement faible. Et la seule chose qui semble fonctionner, ce sont ces frappes de drones à longue portée contre les infrastructures

pétrolières et gazières à l'intérieur de la Russie. Ça semble marcher. Cela ne produit pas une victoire immédiate, ni rien qui s'en approche, mais cela cause manifestement beaucoup de problèmes aux Russes. Donc, ce que Trump demande aux Ukrainiens, c'est d'abandonner la seule capacité militaire qui semble fonctionner relativement bien. Et on comprend pourquoi les Ukrainiens ne veulent pas le faire.

Après tout, l'Occident pousse les Ukrainiens à continuer le combat. Les Européens, eux aussi, poussent clairement les Ukrainiens à continuer le combat. Alors, si vous poussez l'Ukraine à continuer de se battre, ne pensez-vous pas qu'il faudrait lui permettre d'utiliser la seule capacité militaire qui semble avoir un effet positif ? C'est une logique très forte. Et Trump dit : non, vous ne pouvez pas utiliser cette capacité-là. Vous devez arrêter de viser ces raffineries, ces ports et ces champs pétrolifères. Vous ne pouvez plus faire ça. Évidemment, les Ukrainiens ne vont pas en être contents. Les Européens non plus. Et une grande partie de l'appareil américain de sécurité nationale ne va pas non plus en être satisfaite.

Et ils vont soutenir Zelensky. Donc, Zelensky va ignorer Trump. Et c'est ce qu'il semble faire en ce moment. Il semble ignorer Trump. Alors, la question que vous devez vous poser, c'est : que va faire Trump ? Et votre question, c'est : est-ce que ce sera le moment où Trump finira enfin par s'imposer ? Personne ne le sait avec certitude. Mais si je devais parier, je dirais qu'il ne tiendra pas tête à Zelensky, qu'il reculera. Il ne renoncera peut-être pas à cet accord sur le diesel, qui permet d'acheminer du carburant diesel russe vers les marchés mondiaux. Il pourrait s'en tenir à cela. Mais en ce qui concerne l'arrêt du partage de renseignements, ou la coupure totale de Starshield ou de Starlink, j'ai du mal à imaginer qu'il le ferait.

Mais, vous savez, l'argument inverse, Glenn, c'est qu'il pourrait être suffisamment désespéré. Il ne faut pas sous-estimer à quel point Trump est dans une situation désespérée. Il est vraiment en très grande difficulté. Il n'a aucun moyen de sortir de la guerre en Ukraine. Et d'ailleurs, je pense que les attaques ukrainiennes contre les infrastructures pétrolières et gazières russes ne vont faire que s'intensifier avec le temps. Parce que les Ukrainiens vont recevoir de plus en plus de drones, de la part des Européens et des États-Unis. Et cela va créer davantage de problèmes pour les Russes, ce qui va créer davantage de problèmes pour Trump. Et concernant l'Iran, il est tout à fait clair qu'ils n'ont aucune stratégie leur permettant de gagner cette guerre.

Et d'ailleurs, regardez simplement ce que font les Houthis en Arabie saoudite : rien ne laisse penser que cela va s'arrêter. On a plutôt l'impression que l'escalade va se poursuivre, et cela aura d'énormes conséquences pour l'économie internationale. Donc, tout cela signifie que Trump sera... laissez-moi le dire autrement. Tout cela signifie que Trump sera probablement plus désespéré la semaine prochaine qu'il ne l'est cette semaine, et encore plus désespéré deux semaines plus tard. On ne voit pas comment Trump pourrait renverser cette situation désastreuse. Alors, personne ne sait avec certitude ce qu'il fera avec les Russes. Mais, encore une fois, je parierais qu'il ne coupera pas, de manière réellement significative, le partage de renseignements ni Starlink.

#Glenn

Eh bien, je pense que les Russes voient venir l'escalade. Les Européens ne cessent de parler de la nécessité d'une guerre avec la Russie. Ils envoient de plus en plus de drones. Alors les Russes, eux aussi, retirent leurs gants désormais. Je veux dire, la manière dont ils frappent Kyiv, en s'en prenant aux infrastructures énergétiques... enfin, à tout, essentiellement. Ils cherchent à inciter, dans la situation actuelle, même les Ukrainiens à quitter la ville. J'ai l'impression qu'ils préparent quelque chose d'assez important pour cet hiver. Mais vous avez dit que Trump pourrait devoir vouloir conclure un accord, parce qu'il voit que la Russie est en train de gagner. Vous dites aussi que la Russie gagne manifestement. Mais pourquoi la Russie gagne-t-elle ? Comment mesurez-vous l'évolution de la situation ? Parce que c'est une guerre d'usure. Comment voyez-vous ce qui se passe actuellement sur le front ?

#John Mearsheimer

Eh bien, tout d'abord, l'économie ukrainienne est en train de... enfin, c'est vraiment incroyable ce que les Russes font depuis qu'ils ont laissé tomber les gants, il y a environ deux mois. L'Ukraine est désormais, de fait, un pays enclavé. Elle ne peut pas utiliser les ports de la mer Noire, et presque tout le monde s'accorde à dire que cela a un effet dévastateur sur l'économie ukrainienne. En outre, les Russes sont désormais en train de démanteler le système énergétique à l'intérieur de l'Ukraine. Et s'il y a une chose à prévoir, c'est qu'ils vont intensifier cette campagne tout au long de l'hiver. Cela aura d'énormes conséquences sur les conditions de vie dans des pays comme Kiev... excusez-moi, dans des villes comme Kiev.

En outre, ils s'attaquent au réseau de transport. Ils détruisent des routes et des ponts. Ils ciblent les locomotives, les stations-service, ce qui rend très difficile pour les Ukrainiens le transport de marchandises et d'équipements militaires à travers le pays. Et nous avons vu cette récente campagne contre les ponts, qui pourrait s'intensifier. Dans ce cas, ils pourraient détruire tous les principaux ponts autour de Kyiv, de Zaporijjia et d'autres villes. En outre, ils s'attaquent au système de communication à l'intérieur de l'Ukraine, coupant Internet et le réseau téléphonique à différents moments. Ils ciblent des dépôts de ravitaillement partout dans le pays.

Les Russes disposent d'excellents renseignements. Ils ont un énorme arsenal de drones, de drones à réaction, désormais, de drones propulsés par réacteur, de missiles balistiques, de missiles de croisière, de bombes FAB. Et c'est... c'est un immense arsenal d'armes offensives qui s'oppose à un pays qui n'a pratiquement plus aucun système d'armement défensif digne de ce nom. Ils n'ont plus de missiles Patriot. Les Russes ont donc pratiquement les mains libres pour attaquer l'Ukraine où ils le veulent. C'est une situation désastreuse. Son économie est en train d'être détruite. Voilà pour le premier point. Deuxième point : si vous regardez ce qui se passe dans le...

#John Mearsheimer

Mais ils perdent lentement, parce que les Russes avancent de manière très méthodique, afin de limiter les pertes au minimum. Je pense qu'on ne le soulignera jamais assez. On entend beaucoup parler, dans les médias ukrainiens et occidentaux, du nombre massif de pertes que subiraient les Russes. Mais je ne crois pas que ces chiffres soient exacts. Je ne pense pas que les Russes subissent des pertes massives. Je pense qu'ils avancent de façon très méthodique. Ils remplacent les hommes par la puissance de feu. Historiquement, c'est ce que font les armées lorsqu'elles entrent dans des guerres d'usure. Elles font tout ce qu'elles peuvent pour préserver leurs effectifs. Et je pense que les Russes s'en sortent très bien à cet égard. Ils grignotent lentement le Donbass. Ils grignotent lentement l'oblast de Zaporijjia. Et, en même temps, les Ukrainiens ont un énorme problème d'effectifs.

Presque tout le monde l'admet. Un très grand nombre de personnes cherchent à échapper à la mobilisation. Et parmi celles qui ont été mobilisées et envoyées sur la ligne de front, beaucoup partent, s'en vont sans autorisation. Dans l'armée américaine, on appelle ça une absence sans permission. Donc, si vous regardez ce qui se passe sur le champ de bataille, il est impossible d'affirmer que les Ukrainiens ont bloqué les Russes et les repoussent. On ne peut même pas soutenir qu'ils ont simplement bloqué les Russes. Les Russes progressent beaucoup, lentement, certes, mais de façon constante. Et si l'on ajoute à cela la situation économique, il va être très difficile pour les Ukrainiens de soutenir ces forces sur la ligne de front. Ce qui nous amène à mon troisième point sur cette question : le soutien occidental.

Comme l'économie ukrainienne est dans un état désastreux et qu'elle est en train d'être détruite, les Ukrainiens dépendent plus que jamais de l'Occident pour obtenir une aide économique. Et le fait est qu'ils se heurtent à des limites quant au montant de l'aide qu'ils peuvent recevoir de l'Occident. Comme vous le savez, Glenn, nous leur avons donné, en gros, cinquante-deux milliards de dollars. L'Occident leur a accordé cinquante-deux milliards de dollars d'aide pour deux mille vingt-six, et cinquante-deux milliards pour deux mille vingt-sept. Eh bien, il y a un bon mois, les Ukrainiens ont dit que les cinquante-deux milliards dont ils disposaient pour deux mille vingt-six ne suffisaient pas, et qu'il leur fallait vingt-sept milliards de plus. Et les Européens ont quasiment fait une crise cardiaque en entendant cela, parce qu'où allaient-ils trouver vingt-sept milliards de dollars ? Et tout cela montre simplement que les Européens atteignent leurs limites quant au volume d'aide économique qu'ils peuvent donner, ou qu'ils sont disposés à donner, aux Ukrainiens.

Et puis, si l'on tient compte de la situation politique dans des pays comme la France et l'Allemagne, où des partis pourraient remporter les élections, et où ces partis s'opposent à la poursuite de l'aide à l'Ukraine, on voit qu'il existe un vrai risque que cette aide se tarisse progressivement, et de manière importante. Tout cela alors même que l'économie ukrainienne est en train d'être détruite, et alors même que les Ukrainiens perdent du terrain sur le champ de bataille, même s'ils ne le perdent que lentement. Donc, selon moi, les Russes vont gagner cette guerre. Ils ne vont pas conquérir toute l'Ukraine. Ils ne vont pas remporter une victoire décisive. Il restera un État ukrainien réduit. Mais, pour moi, il ne fait aucun doute que ce sera une victoire russe, certes, mais une victoire laide.

#Glenn

Et puis, quand les Ukrainiens quittent les grandes villes, que ce soit Kyiv, Kharkiv ou Zaporijjia, comment l'économie peut-elle fonctionner sans la population ? Je suis d'accord avec ce que vous avez dit : sur le plan militaire comme sur le plan économique. Mais, évidemment, le soutien étranger est essentiel. Et comme vous le dites, il est en train de s'effondrer. Mais cela tient aussi, en partie, aux États-Unis. Enfin, c'est le principal contributeur. Ils disposent de la plupart des capacités, à la fois militaires et économiques. Donc, comme vous l'avez dit, tout cela est très étroitement lié aux guerres au Moyen-Orient. Alors, pour terminer, comment voyez-vous ce qui se passe actuellement au Moyen-Orient, c'est-à-dire du côté des États-Unis ? Quelle est la probabilité de retourner à la guerre avec l'Iran ? Et les États-Unis vont-ils aussi répondre à l'appel de MBS, en Arabie saoudite, et se joindre à la guerre contre le Yémen ? Ou bien Trump comprend-il que les États-Unis se sont un peu trop engagés là-bas ?

#John Mearsheimer

Glenn, est-ce que je peux juste ajouter deux points sur l'Ukraine, pour conclure ? Premièrement, pour renforcer ce que vous avez dit en conclusion : comme nous l'avons dit plus tôt, à mesure que les Ukrainiens, avec l'aide des Européens, intensifient leurs attaques contre les Russes, cela incite les Russes à ne plus se retenir et à frapper très durement l'Ukraine, et, de fait, à la détruire. Il faut donc comprendre que les Russes sont poussés à vraiment ravager ce pays. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles je pense que l'Ukraine va assurément perdre cette guerre. Les Russes vont faire tout leur possible pour s'assurer que l'Ukraine soit ravagée.

L'autre point que je voudrais vous faire remarquer, c'est qu'en Ukraine, il y a cette femme, Yulia Mendel, qui a été la première attachée de presse de Zelensky. C'était avant le déclenchement de la guerre, en février deux mille vingt-deux. Elle a écrit un article célèbre — comme vous le savez très bien — dans lequel elle soutenait que les politiques de Zelensky conduisaient l'Ukraine au suicide national. Je veux simplement que vous réfléchissiez aux mots qu'elle emploie : « suicide national ». Voilà. Et je crois sincèrement qu'il y a beaucoup de vérité dans ce que dit Yulia Mendel : en menant cette guerre de la manière dont l'Ukraine l'a menée, et en la poursuivant aujourd'hui, l'Ukraine est, en réalité, en train de commettre un suicide national. C'est un désastre sans équivoque pour l'Ukraine.

On ne le répétera jamais assez. Et tous ces supporters de l'Occident qui encouragent les Ukrainiens à continuer le combat, ou à rester dans le combat et à poursuivre les bombardements contre la Russie, ne font qu'aggraver une situation déjà désastreuse. Je voulais donc souligner ces deux points avant de parler de ce qui se passe au Moyen-Orient, qui est d'ailleurs une autre situation catastrophique. Je veux dire, on a non seulement la guerre contre l'Iran, mais aussi cette guerre entre les Saoudiens et les Houthis. Et les Saoudiens... pourquoi ils ont lancé cette guerre, ça me dépasse. C'est probablement encore plus insensé que Donald Trump ait lancé la guerre contre l'Iran le vingt-huit février de cette année, même si de peu.

Mais quoi qu'il en soit, les Saoudiens ont décidé de chercher la confrontation avec les Houthis. Et ils ont obtenu cette confrontation. Or, les Houthis sont un adversaire redoutable. Ils causent d'énormes dégâts à l'intérieur de l'Arabie saoudite, et les Saoudiens ne parviennent pas à les empêcher de frapper toutes sortes de cibles dans le pays. Et j'ai lu, juste avant de commencer l'émission aujourd'hui, que les Houthis attaquent désormais le port saoudien de Yanbu, sur la mer Rouge. Yanbu, ça s'écrit Y A N B U. Ils attaquent Yanbu, qui se trouve à l'extrémité de l'oléoduc Est-Ouest. C'est l'extrémité ouest de cet oléoduc qui traverse l'Arabie saoudite, transporte le pétrole jusqu'à la mer Rouge, puis vers les marchés mondiaux.

Mais si Yanbu est mis à l'arrêt, cela aura un effet considérable sur les exportations de pétrole saoudien. Et, bien sûr, ce n'est que le début. Il existe toutes sortes d'autres cibles à l'intérieur de l'Arabie saoudite que les Houthis peuvent facilement frapper. Je parle ici des infrastructures pétrolières et gazières. Et ils frappent déjà des aéroports et des quartiers généraux essentiels, partout dans le pays. Les Saoudiens, bien sûr, ripostent aux Houthis. Ils travaillent aussi avec leurs alliés au Yémen pour vaincre les Houthis dans une guerre au sol. Mais, à en juger par la situation, ce sont plutôt les Houthis qui prennent l'avantage dans cette guerre au sol. C'est une nouvelle encore plus mauvaise pour les Saoudiens. Les Américains restent en retrait. Nous ne voulons pas nous impliquer.

Personne ne veut s'en mêler, parce que personne de sensé ne veut chercher querelle aux Houthis. On dirait donc que les Saoudiens sont pratiquement seuls. Et on dirait qu'ils vont perdre. Il est difficile d'imaginer un scénario dans lequel les Saoudiens sortiraient vainqueurs de tout ça. Voilà pour cette guerre. Ensuite, il y a la guerre entre l'Iran et les États-Unis. Heureusement, elle n'a pas repris. Mais quand on regarde ce que font les Iraniens, ils frappent des navires qui traversent le détroit d'Ormuz. Ils frappent des navires dans le golfe Persique — pas seulement ceux qui se trouvent dans le détroit d'Ormuz. Ceux-là aussi, ils les frappent.

Mais ils frappent aussi des navires dans le golfe Persique, et des navires dans le golfe d'Oman. Et il est très clair que les armes qu'ils utilisent sont plus efficaces que celles qu'ils ont employées plus récemment. On se retrouve donc dans une situation très intéressante : les Houthis causent toutes sortes de problèmes aux Américains, concernant les flux de pétrole et de gaz qui sortent du golfe Persique ou qui transitent par le détroit d'Ormuz. Les Américains parlent de tous les dégâts qu'ils infligent à l'économie iranienne, et ils disent qu'à un moment pas trop lointain, peut-être même dans un avenir proche, les Iraniens vont lever les bras et se rendre. Mais rien ne prouve que cela soit en train de se produire.

Et je pense qu'il n'y a aucune raison de croire que les Iraniens vont abandonner de sitôt. Enfin, les Américains parlent de nouveau d'utiliser la force militaire. Mais ce n'est pas un argument sérieux. La semaine dernière, ils évoquaient — les Américains, l'administration Trump — une campagne de bombardements contre l'Iran, courte mais intense, de trois jours. Une campagne de bombardements courte mais intense, de trois jours. Vous vous rendez compte que nous avons mené une campagne

de bombardements intense pendant quarante jours, entre le vingt-huit février et le huit avril de l'année dernière ? Et elle a échoué. Enfin, pas l'année dernière, cette année, pardon. Entre le vingt-huit février et le huit avril de cette année, nous avons mené une campagne de bombardements de quarante jours contre l'Iran. Et elle a échoué.

Comment quelqu'un peut-il croire qu'une campagne de bombardements de trois jours va réussir là où une campagne de quarante jours a échoué ? La réponse, c'est qu'il n'y a aucune chance qu'une campagne de trois jours mette fin à cette guerre. Nous n'avons pas d'option militaire. Nos politiques économiques, conçues pour contraindre l'Iran à se rendre, ne fonctionnent pas et ne fonctionneront pas. Pendant ce temps, l'économie mondiale est en grande difficulté. Cela nous ramène à notre discussion précédente sur Poutine. Regardez ce qui se passe en Arabie saoudite. Regardez ce que les Houthis font subir à l'Arabie saoudite. Pensez simplement à ce que j'ai dit au sujet des récentes attaques houthies contre Yanbu.

Et, bien sûr, les Houthis peuvent attaquer le pipeline lui-même, qui traverse l'Arabie saoudite d'est en ouest. Et quand on voit ce que font les Iraniens dans le détroit d'Ormuz, dans le golfe Persique et dans le golfe d'Oman, on se dit que cette situation est terrible pour l'économie internationale, et qu'elle ne fera qu'empirer. Et nous ne semblons pas — et quand je dis « nous », je parle des États-Unis — avoir le moindre moyen de mettre fin à l'une ou l'autre de ces guerres au Moyen-Orient, ni à la guerre en Ukraine. Et comme je l'ai dit auparavant, la guerre en Ukraine, en raison de ce qu'elle implique pour les flux de diesel russe et de pétrole russe vers les marchés mondiaux, a, dans une certaine mesure, des conséquences sur ce qui se passe dans l'économie internationale.

#Glenn

On peut ajouter que, lors de la campagne de frappes de quarante jours contre l'Iran, les États-Unis disposaient aussi, à l'époque, d'une infrastructure militaire et logistique bien plus solide, qui s'est aujourd'hui affaiblie. Donc, avec l'opération actuelle, il sera très difficile de réussir en trois jours quelque chose d'encore plus ambitieux, je suppose. Mais on a le sentiment qu'un accord pourrait être conclu avec l'Iran et le Yémen. Et encore une fois, puisque Trump se présente comme le grand négociateur, on pourrait penser qu'une solution est possible. Le problème, c'est qu'il se présente aussi comme celui qui va inverser le déclin relatif des États-Unis et rendre à l'Amérique sa grandeur, par une démonstration de force. Or, tout accord impliquerait forcément une concession qui soit acceptée. Donc, plus de blocus du Yémen, et pas de transfert à l'Iran du contrôle administratif du détroit d'Ormuz.

Je veux dire, tous ces accords vont donner l'impression que les États-Unis sont plus faibles. Mais, j' imagine, il faut bien se retirer. Donc, je ne sais pas si Trump est la bonne personne pour conclure cet accord. Mais je voudrais poser une dernière question. Concernant l'Arabie saoudite, les États-Unis n'ont pas les moyens de participer à la guerre, mais peuvent-ils se permettre une défaite ? Car à quoi ressemblerait une défaite de l'Arabie saoudite ? Elle pourrait perdre du territoire. La maison des Saoud pourrait s'effondrer. Les autres pays de la région pourraient subir des répercussions en

cascade : le Qatar, les Émirats arabes unis... Ils pourraient être très déstabilisés. Bahreïn et le Koweït pourraient cesser d'être des États indépendants. Je veux dire, beaucoup de choses peuvent se produire. Les États-Unis peuvent-ils rester à l'écart ? Ou pensez-vous qu'ils pourraient se sentir obligés d'intervenir, même s'il n'y a aucune perspective de victoire ?

#John Mearsheimer

Écoutez, je pense que votre description des conséquences négatives possibles de ce qui se passe actuellement entre les Houthis et l'Arabie saoudite est tout à fait juste, n'est-ce pas ? C'est une situation très dangereuse, exactement comme vous l'avez décrite. Mais concernant votre question : que pouvons-nous faire ? Par « nous », j'entends les États-Unis. Si Donald Trump vous appelle, Glenn, et vous demande : « Qu'est-ce que je devrais faire ? » Bien sûr, on peut parler d'une solution idéale, tout comme vous et moi pouvons parler d'une solution idéale pour l'Ukraine. Mais obtenir que les parties en guerre acceptent cet accord est extrêmement difficile. Vous savez, Trump a... revenons simplement à l'Ukraine. Il ne fait aucun doute que Trump n'a pas fait du bon travail comme négociateur, comme diplomate. Il est un peu maladroit.

Cela ne fait aucun doute. Je pense que, concernant la Russie, l'Ukraine et la guerre en Ukraine, les intentions de Trump sont bonnes. Mais il n'a pas réussi à y mettre fin, en partie parce qu'il n'est pas très habile en diplomatie. Mais en même temps, il ne faut pas tout mettre sur le dos de Trump. En réalité, même si vous étiez un diplomate vraiment très expérimenté, Glenn, même si on vous mettait, vous et moi, aux commandes, on aurait eu énormément de mal à mettre fin à la guerre en Ukraine. Et je pense qu'on pourrait très bien soutenir qu'on aurait échoué. D'accord. Et pour passer, ou revenir, à l'ensemble du conflit avec l'Iran, ainsi qu'au conflit entre les Houthis et les Saoudiens, trouver comment mettre fin à ces deux conflits est très, très difficile.

Vous savez, je pensais que Trump avait compris, le dix-sept juin de cette année, quand il a signé le protocole d'accord. Je pensais qu'à ce moment-là, il avait compris que nous avions perdu — « nous », c'est-à-dire les États-Unis. Nous avions perdu, et nous devons signer ce qui était, en réalité, un document de capitulation. Et il l'a signé. C'était l'accord. Mais il n'a pas pu s'y tenir. Il n'a tout simplement pas pu s'y tenir. C'est très similaire à ce qui s'est passé entre lui et Zelensky. Il sait parfaitement quel est l'accord. Trump sait que les Russes ont gagné, et il essaie de négocier un accord qui permette aux Russes de sortir de cette guerre avec une victoire. Mais il n'arrive pas à le vendre. Et il n'a pas non plus réussi à vendre le protocole d'accord.

Et puis il y a toute la question des Houthis et des Saoudiens. Je pense que, pour que ça s'arrête, les Saoudiens vont devoir faire d'énormes concessions. Et les amener à le faire, je pense que ce sera très difficile. D'une manière assez perverse, je pense que le seul espoir, c'est que les Houthis fassent tellement de dégâts que les Saoudiens n'aient plus d'autre choix que de baisser les bras. Que MBS se dise : « Si je ne mets pas fin à ça maintenant, il y a un risque sérieux que je sois renversé. » Je

pense qu'à ce moment-là, Trump pourrait peut-être intervenir et obtenir un accord. Mais je ne sais pas à quel point on est proche de ce point-là. C'est très difficile, pour nous qui sommes à l'extérieur, d'évaluer à quoi ressemble la situation de MBS.

Mais le fait est, Glenn, si l'on s'en tient un instant au cas des Houthis et de l'Arabie saoudite, le fait est que les Houthis ont la capacité d'infliger des dommages considérables à l'Arabie saoudite, et de causer de gros dégâts à son économie. Et donc, de nuire fortement à l'économie internationale. Et c'est évidemment ce qui amène votre question : Trump peut-il se permettre de laisser cela arriver ? Et la réponse à votre question est évidemment non. Mais alors, pour revenir là-dessus, ma réponse est la suivante : qu'est-ce que nous pouvons y faire ? Vous savez, la puissance américaine a ses limites, comme vous et moi le comprenons parfaitement. Les États-Unis ne sont pas Dieu. Et puis, oui, j'espérais que vous diriez que je suis trop pessimiste.

#Glenn

Mais la situation ne s'annonce pas bien. Il n'y a pas de bon accord possible. Ce qui m'inquiète, c'est que les Européens, en particulier, vont faire durer la guerre en Ukraine aussi longtemps que possible. Et, aveuglés par leur propre propagande, ils ne verront pas que l'Ukraine court droit au désastre. Et une fois que l'Ukraine commencera à s'effondrer, on regrettera de ne pas être revenus à ce moment-ci pour conclure un mauvais accord. C'est la même chose avec les Saoudiens. Je pense que, s'ils font durer ça trop longtemps, quelque chose peut arriver. Là encore, les lignes de front peuvent s'effondrer rapidement. Les Houthis peuvent entrer en Arabie saoudite et reprendre une partie de ce qu'ils considèrent comme leurs territoires. Ça peut arriver vite.

Le genre de coup de palais... Toutes ces choses-là. J'ai l'impression que les gens comparent toujours le terrible accord qu'ils ont sous les yeux avec l'accord idéal. Mais je crois qu'ils ne voient pas quelle pourrait être l'alternative, pourtant catastrophique. Bien sûr, mon rêve serait d'avoir un véritable accord sur l'architecture de sécurité européenne, qui pourrait être défini en termes positifs. C'est-à-dire sortir l'Ukraine de la ligne de front d'une Europe divisée. Ce serait quelque chose dont tout le monde pourrait bénéficier. Et quelque chose de similaire au Moyen-Orient. Mais oui, je pense que, désormais, c'est prendre ses désirs pour des réalités. Bref, avez-vous une dernière réflexion avant que nous terminions la vidéo ?

#John Mearsheimer

Une réflexion très rapide. Tout cela me dit que, encore une fois, il est très facile d'entrer en guerre. Il est extrêmement difficile d'en sortir. À cet égard, je me souviens de la guerre du Vietnam, de la guerre en Afghanistan, de la guerre en Irak. Rappelez-vous : nous sommes entrés en Irak en mars deux mille trois. Et nous venions tout juste d'en retirer les dernières troupes. C'était quoi, fin septembre ? Incroyable, non ? Donc, je pense que lorsqu'on part en guerre, il faut réfléchir très

sérieusement à la façon dont on va en sortir. Et cela rejoint votre point sur la capacité à anticiper. Ce qu'il faut se demander, c'est : si vous ne trouvez pas d'accord maintenant, à quoi cela ressemblera-t-il à l'avenir ?

Un an, deux ans ou six mois, peu importe. Les gens ne sont pas très doués pour ça. Ils ont tendance à se focaliser sur le moment présent et à penser qu'ils peuvent faire quelque chose de magique, dans bien des cas. Mais souvent, ça ne marche pas. Parfois, ça marche, mais souvent, non. Quoi qu'il en soit, tout ça est très déprimant, Glenn. Quand on pense à l'Ukraine, à l'Iran, à la guerre entre les Houthis et l'Arabie saoudite... Et on n'a même pas parlé de Gaza. Gaza a été un peu reléguée au second plan à cause de ces trois grands conflits. Mais quand on voit ce que les Israéliens font aux Palestiniens, c'est vraiment écoeurant. Alors, où que l'on regarde aujourd'hui, il est difficile de ne pas être profondément déprimé.

#Glenn

L'optimisme de Fukuyama me manque, comme on a commencé à en parler. Mais je pense que c'était une illusion, une illusion dangereuse. Parce que je ne crois pas que les pays transcendent leurs intérêts de puissance. Je pense qu'ils ne peuvent les ignorer qu'à leurs risques et périls. Alors, nous y voilà. Quoi qu'il en soit, merci beaucoup d'être revenu. J'espère vous revoir ici très bientôt.

#John Mearsheimer

J'ai hâte, Glenn.